



(GENÈVE, 23 AVRIL 2025/NORA TAYLOR/UNIL/LE TEMPS)

Sarah Najjar

Art et décès

Durant deux ans, l'illustratrice a rencontré des personnes qui côtoient la mort au quotidien. Elle publie un reportage BD très coloré qui lève certains tabous sur la fin de vie

CHRISTIAN LECOMTE

Sa rencontre avec Morgann l'a profondément marquée. Morgann est sage-femme dans un hôpital romand, spécialisée dans le deuil périnatal. Les sages-femmes donnent la vie mais parfois reçoivent aussi la mort. Cela se sait peu. Le silence se fait des années qu'il s'agit d'accueillir un bébé sans vie. Sarah Najjar a accompagné Morgann sur son lieu de travail, pour savoir ce qui se passait pendant et après. Elle a pris des notes, des photos des lieux. A écouté Morgann raconter la douleur, l'hébètement de

la mère, du père, ces gestes de la sage-femme qui lave et habille le petit corps inerte, lui parle, lui dit à quel point il a été attendu et aimé. Et ce chariot du deuil que la sage-femme prépare, avec un petit couffin dans lequel est déposé le bébé au côté de photos, de dessins, de peluches.

«Il était aimé et lumineux»

Sarah Najjar n'a pas voulu voir le fiasco où sont passés les bébés. Elle n'a pas voulu voir les bébés non plus. Elle sages a dessinés. Morgann la sage-femme est l'un des dix portraits qui

Slatkine). Un reportage BD avec beaucoup de couleurs, sorte de puzzle de la fin de vie. Des témoignages de personnes qui côtoient la mort au quotidien, une chargée de cimetière, une entrepreneuse de pompes funèbres, un célébrant laïc, un taphonomiste, etc. Cette idée de livre est venue après une série de deuils, deux

de ses amies mortes violemment (suicide et accident) puis le décès de maladie de son frère Majed, à l'âge de

de ne pouvoir accompagner complètement son petit frère.

Sarah décide alors de rencontrer des personnes au contact de la mort dans leur travail, «pour briser le silence autour de la fin de vie». Dont Sibylle, chargée d'un cimetière. Le père de celle-ci était taxidermiste au Musée d'histoire naturelle de Genève. Enfant, elle retrouvait dans le congélateur un écreuil mort à la place des petits pois. A 20 ans, elle part en Inde et se

«A l'hôpital, il y a des souterrains pour aller jusqu'à la morgue. Tout a été mis en place pour que la mort ne soit ni vue ni connue»

34 ans. C'était le 6 janvier 2022, jour des Rois. Un prince s'en est allé. La pandémie de covid sévissait encore et il a fallu réduire le nombre de personnes réunies autour de Majed.

«Plus de 300 seraient venues tant il y avait de monde à l'enterrement», dit Sarah

confronte aux morts dans la rue et sur le Gange, comprend qu'elle-même est mortelle. Sarah dessine un brancardier qui pousse un défunt dans un couloir. Légende: «En Suisse, à l'hôpital, il y a des souterrains pour aller

directement à la morgue. Tout a été mis en place pour que la mort ne soit ni vue ni connue», dit Sarah

ni connue.» Sibylle explique à Sarah que l'incinération est aujourd'hui choisie par deux tiers des familles suisses, que les sols sont devenus tellement pauvres que la décomposition agit moins vite, que la chimiothérapie et certains médicaments ainsi que des composants dans la nourriture conservent les dépouilles plus longtemps. A chaque fois, Sarah Najjar illustre les propos de ses interlocuteurs avec de petits dessins souvent teintés d'humour. Comme la tombe de cet homme, fleurie chaque semaine par son épouse avant que la maîtresse ne passe ensuite, jette le bouquet et dépose le sien.

Sarah Najjar est née d'un père libanais d'origine syrienne et d'une mère native de Thonon. Elle fait une maîtrise artistique, décroche un bacheloret en lettres (français, histoire, arabe) et un master en socioéconomie. De

2011 à 2013, elle effectue un stage à l'ambassade de Suisse à Washington (dans la communication et la culture) puis travaille à Berne au sein du DFEA pendant deux ans. En 2017, elle plaque tout pour se consacrer entièrement au dessin, sa passion depuis

- PROFIL**
1986 Naissance à Genève.
2011 S'installe aux États-Unis.
2020 Autoédite son premier livre, «Confessions confinées».
2022 Décès de son frère Majed.
2025 Publie «Prendre corps» (Ed. Slatkine).

fresques murales, affiches, vidéos illustrées, créations textiles, ouvrages. Elle autoédite en 2020 *Confessions confinées*, instants capturés par le dessin de notre existence durant la pandémie de covid «avant qu'ils ne disparaissent de nos mémoires.» Publie en 2023 *Un Souffle à l'aube* (Slatkine), roman graphique qui conte comment, après le suicide de sa meilleure amie, le personnage central, nommé Alma, surmonte ses insomnies, notamment par le yoga, la méditation et le shiatsu. Alman n'est pas Sarah, mais toutes deux partagent le même trouble du sommeil, éprouvent le même deuil. La mort, là encore, qui tourmente, impose à l'autrice ses couleurs qui, au fil du processus de guérison, passent du noir de l'encre de Chine aux teintes pastel. Dans *Prendre corps*, le jaune, le rouge, le vert, le bleu, par petites touches, nuancent joliment les planches. Rien de funeste donc, plutôt un éclat de vie même si celle-ci sacheve.

Thanadoula

Sarah a suivi Matthias, célébrant laïc en funérailles. Il est né un 1er novembre, jour de la commémoration des défunts, est allé seul à l'âge de 11 ans voir sa grand-mère au funérarium pour se connecter avec elle, la toucher, «sans aucune peur de la mort». Il fut aide-soignant, a fait beaucoup de toilettes mortuaires, a habillé les morts. Il devient célébrant pour soulager les gens du poids de la responsabilité de l'enterrement, les écoute raconter la vie du défunt, rédige un hommage en allumant à chaque fois une petite bougie pour inviter le mort à l'accompagner dans son écriture. Il propose à la famille et aux amis de déposer quelque chose dans ou sur le cercueil. Sarah a repris des messages écrits au feutre dessus, l'autre avec des post-it collés. Elle rencontre aussi une ancienne infirmière à Morges, ville qui lui a tous jours fait penser à la morgue. «Mort-je. Quelle part de moi vais-je laisser ici?», se demande l'autrice. Anne a quitté son métier parce qu'on lui reprochait d'être trop empathique, est devenue thanadoula (personne certifiée qui accompagne les gens en fin de vie et les proches). Elle leur propose d'écrire leur récit de vie qui pourra être offert aux descendants, de choisir les chansons qu'ils veulent entendre lors de leurs funérailles, «est avant tout la dépositaire des émotions», écrit Sarah Najjar. Il y a ce joli dessin sur fond de campagne verdoyante. Assise sur un banc, une femme à qui il reste six mois à vivre confiée à Anne: «J'ai peur